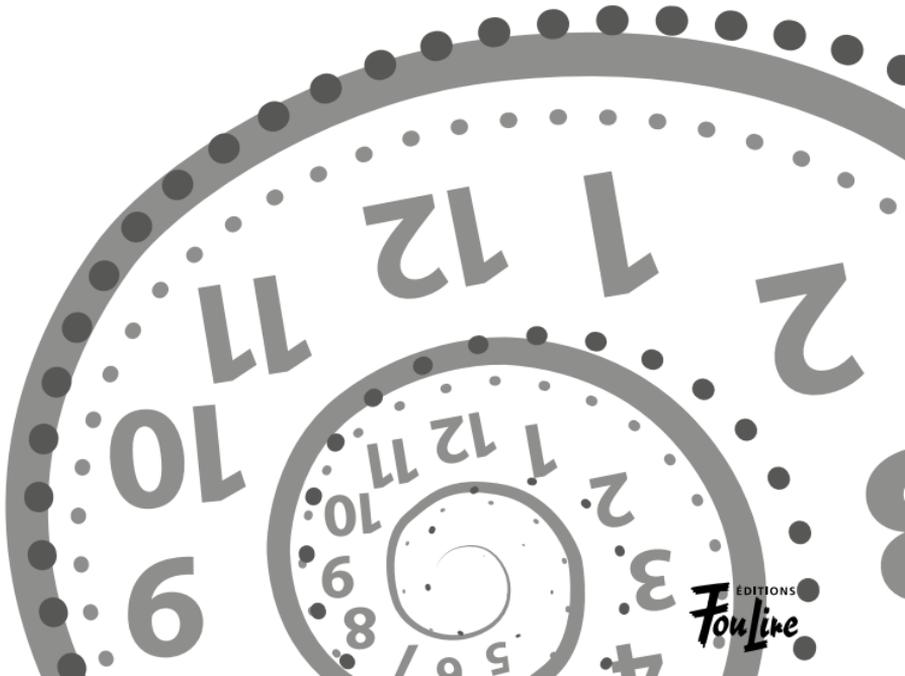


BON/AI

Jocelyn Boisvert

La boucle infernale



EDITIONS
Fouline

Mardi 4 octobre, 10 h 41

**J'ADORE LES HISTOIRES DE SCIENCE-FICTION.
QUAND JE PLONGE DANS UN BOUQUIN, JE
N'ARRIVE PAS À EN SORTIR AVANT LA FIN.**

Même si la cloche vient de sonner, je continue ma lecture, debout devant mon casier. Lorsqu'une voix résonne dans mon oreille, je sursaute tellement que je manque d'échapper mon livre par terre.

— Gilbert Girard, est-ce que tu fais autre chose que lire dans la vie ?

C'est Nellie, ma principale rivale aux tournois de Génies en herbe.

— Ce n'est pas le temps de lire ! C'est le temps d'aller en cours, ajoute-t-elle avec un sourire malicieux.

— Je suis rendu à la dernière page. Il me reste juste un paragraphe ! je lui signale en retournant à mon roman.

— Un livre, c'est pas un mouchoir, t'es pas obligé d'avoir toujours le nez dedans !

De toute évidence, Nellie ne saisit pas le caractère sacré du moment que je suis en train de vivre. La dernière page d'un roman, c'est un revoir au lecteur, la fin d'une relation intime et riche en émotions.

— Si tu aimes tellement les livres, tu pourrais te marier avec !

Déconcentré par ses railleries, je dois reprendre trois fois la même phrase.

— Allez, je te laisse avec ta fiancée ! finit-elle par dire, avant de s'éloigner en ricanant.

Ce n'est pas trop tôt !

La dernière phrase du roman me fait l'effet d'un coup de poing au cœur. Je referme le livre avec l'envie de le serrer contre ma poitrine. (Mais je me retiens. Quelqu'un pourrait me voir ou, pire, prendre une photo et la diffuser sur les réseaux sociaux !)

Je ramasse en vitesse mon cartable pour me rendre en classe, mais le crétin de Cédric décide de me bloquer le passage. Cédric est un cancre qui aime s'en prendre aux premiers de classe de ce monde. Dès mon arrivée

à la polyvalente, il m'a pris en grippe et, depuis, je suis devenu sa tête de Turc préférée.

— Laisse-moi passer, Cédric !

— Et pourquoi je t'accorderais ce privilège ? réplique-t-il en faisant tomber mon cartable par terre.

Me penchant pour le ramasser, je reçois un coup de pied au derrière et m'étale de tout mon long sur le sol.

« De mieux en mieux ! » me dis-je, avec l'impression d'interagir avec un homme des cavernes. (Et encore ! Je suis certain que l'*homo sapiens* se comportait avec plus de civilité.)

— Qu'est-ce que tu fais couché ? me nargue Cédric. C'est pas un endroit pour dormir ! Ha ! ha !

Excellente blague (je devrais la noter au cas où je voudrais me lancer dans une carrière d'humoriste).

Jacques, le surveillant *bodybuildé*, lève la tête dans notre direction. Cédric se sauve aussitôt, ni vu ni connu.

Ce qui m'impressionne le plus chez lui, c'est non pas sa méchanceté, mais son insondable bêtise. Je ne sais

pas s'il est aussi bête qu'il s'efforce de le montrer, mais il semble tirer une certaine fierté à boycotter son cerveau. Enfin, sa mauvaise conduite finira bien un jour ou l'autre par le faire expulser de l'école – une pensée des plus réconfortantes !

La vie à la poly serait un charme sans la présence de cet abruti. Pour ma part, j'ai toujours aimé l'école. Je sais que ce n'est pas la chose la plus *cool* à dire, mais j'ai du plaisir à apprendre. En vérité, il n'y a qu'un cours que je trouve ennuyant : l'histoire. Et ce n'est pas la matière qui pose problème, mais le prof, Simon Ferland, mieux connu sous le nom de monsieur Somnifère. Un enseignant si inexpressif et si peu énergique qu'il donne l'impression d'être dans le coma.

C'est justement avec lui que j'ai rendez-vous et je ferais mieux de me dépêcher si je ne veux pas arriver en retard.

La deuxième cloche retentit au moment où je passe la porte du local.

Monsieur Somnifère me lance un regard désapprouvateur avant d'entamer son cours.

— L'Histoire a une fâcheuse tendance à se répéter, déclare-t-il.

Je ne sais pas quel est son truc, mais dès qu'il ouvre la bouche, j'ai instantanément envie de dormir. Le ton de sa voix est si monotone que le cerveau se retrouve paralysé, incapable de générer la moindre pensée. De plus il parle sans interruption ni ponctuations bien qu'il est pratiquement impossible de savoir quand se termine une phrase et quand commence la suivante. Ses mots fusionnent dans une longue mélodie, une berceuse sans fin. Ne pas s'endormir tient du prodige. On est censés apprendre, pas lutter pour rester éveillés !

« À midi, je pourrai enfin sortir de cette salle de torture », me dis-je en tentant de garder espoir.

Je jette un œil à l'horloge : 11 h 01. Alors que je me demande par quel miracle je vais réussir à tenir encore 59 minutes, un hurlement résonne entre les murs de l'école. Après un moment de stupéfaction, certains élèves éclatent de rire, au grand dam du prof qui regarde dans le corridor pour s'assurer que personne n'est en danger. Ce n'est apparemment pas le cas, car tout est calme par la suite. À mon avis, c'est une fille

qui a aperçu une araignée. C'est cliché, je sais, mais c'est l'hypothèse qui me paraît la plus probable.

Le temps est un sacré fainéant aujourd'hui. Il se traîne les pieds. Je rêve d'une télécommande avec laquelle je pourrais faire « avance rapide » sur le cours. Hélas, une telle invention n'existe pas.

Je regarde par la fenêtre. Comme ce serait chouette de gambader librement au grand air ! Sur cette pensée, un pigeon se pose sur le rebord de la fenêtre, le temps de me saluer, avant de reprendre son vol. En suivant ses déambulations aériennes, je suis témoin d'une scène pour le moins cocasse. Le méchant volatile lâche une fiente bien liquide sur l'épaule d'une vieille dame qui marche sur le trottoir en face de l'école.

Le regain d'énergie que me procure ce divertissement est de courte durée. Deux minutes plus tard, je dois utiliser mes doigts pour garder les yeux ouverts.

Pour tuer le temps, j'observe l'aiguille des secondes qui tourne en rond. Chaque minute qui s'écoule est une mini-victoire me rapprochant de la fin de mon calvaire.

Puis vient enfin le moment tant attendu de la libération. Deux minutes. Une minute. Dix secondes. J'ai

presque envie de me lever sur mon bureau et de faire le décompte à voix haute pour souligner l'événement. C'est quasiment aussi excitant que l'arrivée du jour de l'An !

9... 8...

Je regarde les autres pour partager ma joie. Ils sont trop amortis pour réaliser que le cours tire à sa fin.

7... 6...

Ma vue commence à s'embrouiller. Ce doit être l'émotion qui me joue des tours.

5... 4...

La classe se noie soudain dans une mer de blanc, comme si une puissante lumière illuminait les lieux.

3... 2...

Les élèves pâlisent jusqu'à disparaître complètement. Mais qu'est-ce qui se passe ? La réalité est en train de s'effacer !

1... 0

Non seulement la cloche ne sonne pas, mais en plus je suis devenu aveugle !

Des mots apparaissent petit à petit dans mon champ de vision. Je les ai déjà lus. Ce sont ceux de la dernière page du roman que je viens de finir de lire.

Mardi 4 octobre, 10 h 41

Même heure, même endroit

— **GILBERT GIRARD, EST-CE QUE TU FAIS AUTRE CHOSE QUE LIRE DANS LA VIE?**

Nellie écarte une mèche rousse de son front en m'observant avec un sourire narquois.

— Ce n'est pas le temps de lire. C'est le temps d'aller en cours !

Je la dévisage sans comprendre. Pourquoi me redit-elle les mêmes paroles ? Pourquoi suis-je à mon casier et non dans la classe ?

— T'es blanc comme un drap. Ça va ? s'enquiert-elle devant mon air perdu.

— Oui, oui, que je réponds d'une voix éteinte.

— Tu devrais arrêter de lire de la science-fiction, Gilbert, ça te ramollit le cerveau. Et si tu veux me battre à Génies en herbe, t'as intérêt à avoir les neurones bien entraînés !

Elle attend une répartie qui ne vient pas.